

Introduction

« ... elle souffle à l'oreille du philosophe le mot : Impossible » (« L'Intuition philosophique »).

Comprendre la philosophie de Henri Bergson demande à ce que l'on comprenne au préalable sa méthode : l'intuition. Cette dernière consiste en un acte par lequel l'esprit écarte les voiles des lieux communs et des pensées figées, pour atteindre la réalité telle qu'elle se fait. Par l'intuition, tout est transfiguré ; tout paraît vivant, changeant, créateur et non plus mort, figé, monotone. Cependant, avant d'atteindre la joie que l'intuition peut procurer, le philosophe doit tout d'abord nier. Intuitionner, pour paradoxal que ce puisse sembler, c'est, en un premier temps, refuser.

La force de refuser, voire de se révolter, caractérise certains moments essentiels de la vie de Bergson.

Deuxième enfant d'une fratrie qui en comptera sept, Henri-Louis Bergson naît le 18 octobre 1859, rue Lamartine à Paris. Il est le fils de Kate Levinson et Michaël Bergson, compositeur, disciple de Chopin. Sa vaine recherche de succès et de gloire imposera à sa famille maints déménagements. Brillant écolier, Henri est vite remarqué et bénéficie

de deux bourses, une de la communauté juive tout d'abord, puis une de l'État français; elles lui ouvrent les portes de la 7^e au lycée Bonaparte à Paris (futur lycée Condorcet) le 22 octobre 1868. Henri va devoir vivre seul à Paris. Seul il restera, puisque sa famille s'installera à Londres en 1869. Durant toute sa vie, Henri Bergson écrira à sa mère, tous les dimanches. Et tous les mercredis, elle lui répondra. Cette séparation sans doute difficile ne l'empêchera cependant pas de remporter, à partir de la 6^e, la majorité des récompenses scolaires. Qu'on en juge: durant sa deuxième année, il remporte le premier prix en thème latin, en exercices grecs, en grammaire française, en histoire et en anglais; le deuxième prix de version latine, l'accessit de calcul et de récitation! Des études brillantes, un esprit dont la supériorité se manifeste, entre autres, dans la résolution d'un problème de géométrie hérité de Pascal, ainsi que dans l'obtention du premier prix au concours général de mathématiques!

C'est alors que, contre toute attente, il abandonne la classe de mathématiques pour retourner en classe de philosophie. S'agit-il là, bien que larvée, de la première manifestation de l'intuition philosophique? Nous inclinons à le penser. Toujours est-il que Desboves, son professeur de mathématiques, atterré par ce choix, lui dit: « *Vous auriez pu être un Mathématicien, vous ne serez qu'un philosophe.* »

Bergson prépare l'entrée à l'École normale supérieure. Dans la gêne financière, il se trouve obligé de travailler et donne, pour cette raison, des cours

à un jeune Alsacien émigré à Paris, Albert Kahn, avec lequel il entretiendra toute sa vie une relation d'amitié.

En 1878, Bergson est reçu troisième à l'École normale supérieure. Le major, c'est Jean Jaurès, futur chantre du socialisme français, qui sera assassiné le 31 juillet 1914 pour son engagement pacifiste.

À l'École normale supérieure, les deux jeunes hommes diffèrent radicalement. Déjà brillant orateur, Jaurès emporte souvent l'enthousiasme de ses condisciples par ses élans rhétoriques. Bergson, poli, discret voire effacé, gagne le surnom de « Miss' ». Sans doute songera-t-il à cette moquerie en écrivant, vingt-deux ans plus tard, *Le Rire*.

En 1880, il est reçu deuxième à l'agrégation de philosophie, devant Jaurès.

De 1881 à 1888, il enseigne en province. D'abord au lycée et à l'école supérieure de jeunes filles d'Angers, après avoir refusé un poste à Saint-Brieuc. Toujours discret, voire timide, il plaît – au point que Mme Mathilde Alanic publiera de lui un portrait intitulé « L'Enchanteur », dans la *Revue d'Anjou* ! Il quitte Angers, on lui propose Carcassonne. Il refuse de nouveau. Deux refus en deux ans !

Bergson finit par accepter un poste au lycée de Clermont-Ferrand. Cette ville, bien qu'éloignée de la capitale, a l'avantage d'être une ville universitaire. Durant cinq ans, il ne sortira de la solitude de ses recherches doctorales que pour fréquenter deux salons : l'un par nécessité, celui du recteur Bourget ; l'autre, celui d'Albert Maire, pour les

discussions et les séances d'hypnose (proposées par le Dr Moutin) qui s'y déroulent. L'hypnose, il finit par la pratiquer en quelques occasions ; de même qu'il pratique l'escrime. Soulignons que dans l'un et l'autre cas, il ne s'agit pas de divertissement, mais de recherche psychique et de formation du corps à la souplesse ; c'est déjà la « *création de soi par soi* » (EC, p. 7).

En 1888, Bergson quitte Clermont-Ferrand ; il est chargé d'une suppléance aux lycées Louis-le-Grand et Henri IV. L'année suivante on le nomme professeur au collège Rollin, où enseigne comme professeur d'anglais Stéphane Mallarmé. Tous deux n'auront néanmoins jamais l'occasion de nouer le moindre contact. Signalons au passage que Bergson ne se plut guère au collège Rollin, les classes dont il avait la charge l'ayant quelque peu chahuté.

Le 27 décembre 1889, il soutient ses deux thèses, comme c'est l'usage. La principale est intitulée *Essai sur les données immédiates de la conscience*, et porte sur la durée et la liberté. La thèse complémentaire, en latin, porte sur le mouvement chez Aristote (*Qui Aristoteles de loco senserit*). On le déclare « docteur ès lettres » à l'unanimité – ce qui est rare. On doit noter cependant que certains membres du jury se plainquirent de la trop grande subtilité de style du doctorant. Aussi lui fit-on cette remarque : « *Ah Monsieur, j'aime mieux votre latin que votre français* » !

Cette pique, pour peu plaisante qu'elle fut sans doute pour Henri, a le mérite de signaler à tout

lecteur que la fluidité du style ne doit pas laisser croire que tout est simple. Au contraire : dans chacun de ses ouvrages, chaque ligne écrite par Bergson, ou presque, concentre des problématiques et des enjeux parmi les plus ardues de la tradition philosophique (le temps, la liberté, l'union de l'âme et du corps, la nature, la morale et la religion, Dieu – pour le dire brièvement et simplement).

Le 14 octobre 1890, il est nommé professeur à Henri IV. En 1893, il enseigne en khâgne. Ses bons rapports d'inspection, sa renommée naissante, notamment après la publication de *Matière et mémoire* en 1896, ne lui permettent pas cependant d'entrer à l'Université. Par deux fois, il se voit refuser une chaire à la Sorbonne. Même si ce double échec ne l'affecta vraisemblablement que peu, on doit en signaler les conséquences : Bergson n'eut pas l'occasion de fonder un courant au sein même du monde universitaire et d'influer sur la pensée des étudiants. Voilà pourquoi il n'y eut jamais d'école bergsonienne.

Reste qu'en 1898, on le nomme maître de conférence à l'École normale supérieure. Deux ans plus tard, il publie *Le Rire* et accède le 17 mai à la chaire de philosophie ancienne au Collège de France. Le 26 mars 1901, il est élu à l'Académie des sciences morales et politiques.

Ces succès professionnels ne doivent cependant pas masquer certaines vicissitudes, et non des moindres. Bergson, nous l'avons vu, est demeuré solitaire à Clermont-Ferrand. Quatre années après

son retour à Paris, il se marie à Louise Neuburger, fille de la cousine germaine de Jeanne Weil, mère de Marcel Proust.

Le 16 mars 1896, Louise met au monde une fille, Jeanne. Sourde de naissance... Cette épreuve douloureuse sera surmontée au mieux par Henri et Louise qui parviendront à faire acquérir à leur fille l'usage de la parole. Plus tard, celle-ci deviendra l'élève du sculpteur Antoine Bourdelle. Comment ne pas songer alors à cette définition de l'artiste, proposée pourtant par Bergson alors que Jeanne n'avait que quatre ans :

« De loin en loin, par distraction, la nature suscite des âmes plus détachées de la vie. [...] Je parle d'un détachement naturel, inné à la structure du sens ou de la conscience, et qui se manifeste tout de suite par une manière virginale, en quelque sorte, de voir, d'entendre ou de penser. [...] Pour ceux mêmes d'entre nous qu'elle a faits artistes, c'est accidentellement, et d'un seul côté, qu'elle a soulevé le voile. C'est dans une direction seulement qu'elle a oublié d'attacher la perception au besoin. Et comme chaque direction correspond à ce que nous appelons un sens, c'est par un de ses sens, et par ce sens seulement, que l'artiste est ordinairement voué à l'art » (Le Rire, p. 118, Paris, © PUF).

Le handicap, détachant la vue et le toucher de l'audition, offre une manière virginale de voir et de toucher ; mais si c'est par accident naturel que l'on naît avec une déficience, le travail sur soi, l'approfondissement des qualités, ainsi que l'aide de parents attentionnés, peuvent permettre de surmonter ce qui

semble insurmontable. Dans ce refus du handicap, c'est-à-dire de la matière faisant obstacle à la vie, n'y a-t-il pas, ici encore, de la part de Bergson, la force de négation de l'intuition philosophique qui refuse d'abord le déterminisme de la surdité puis perçoit une âme artiste ?

Reprenons le fil chronologique de la vie intellectuelle, sociale mais aussi, nous allons le voir, politique, de Henri Bergson. Trois temps peuvent être distingués.

Du 19 novembre 1904 (date à laquelle il obtient la chaire de philosophie moderne au Collège de France) au 4 août 1914, date de l'invasion de la Belgique par l'Allemagne, Bergson connaît un succès grandissant – du moins auprès du public.

Rappelons quelques anecdotes. Charles Péguy, le comparant aux professeurs de l'université de la Sorbonne, séparée du Collège de France par la rue Saint-Jacques, disait : « *Ils parlent toujours des sources mais lui est un sourcier.* » Cette admiration, les auditeurs du collège de France la partageront. Le succès de Bergson devient chaque année plus immense. On se presse (au sens strict) à ses cours, lesquels donnent lieu, bien malgré leur auteur, à des bousculades, voire à des bagarres ! Des dames se trouvent mal. Une photographie de cette époque montre une foule d'auditeurs écoutant la parole du maître, de l'extérieur, les fenêtres ayant été ouvertes. Sans doute pour Bergson le comble fut-il atteint lorsqu'un jour, on lui apporta des fleurs. Il ne put que déclarer : « *Mais ... je ne suis pas une danseuse !* »

Probablement ce succès finit-il par lui peser, d'autant plus que, si le public était conquis, il n'en était pas de même dans les milieux intellectuels et universitaires. Depuis 1896 et la publication de *Matière et mémoire*, des attaques se sont multipliées : on lui reprochait contradictoirement son rationalisme (fait de ne croire qu'en la puissance de la raison) mais aussi son mysticisme ! Trois années plus tard, le mathématicien Édouard Le Roy, défendant une théorie de l'invention mathématique inspirée de la pensée bergsonienne, s'engage dans une discussion relative à ce propos à la Société française de philosophie. Les débats sont si houleux que la séance est interrompue trois fois ! Autre exemple : durant l'affaire Dreyfus, dont le paroxysme est atteint en 1899, Bergson se tait, semblant presque indifférent. Cela n'empêchera Charles Maurras, antisémite, fondateur de l'Action française, de s'en prendre violemment à lui par la suite. Sur un plan plus strictement intellectuel, des scientifiques, comme le mathématicien Émile Borel ou le biologiste Le Dantec, s'efforcent de ridiculiser les positions défendues dans *L'Évolution créatrice*, ouvrage publié en 1907. Là encore, voyant dans ces attaques une méprise quant à sa pensée, Bergson n'intervient lui-même que rarement. Le silence peut parfois être la plus grande des révoltes. Ces polémiques n'empêcheront toutefois pas Bergson d'être élu à l'Académie française le 12 février 1914, sur le siège d'Émile Ollivier dont il ne pourra prononcer l'éloge qu'en 1918, une fois la Grande Guerre achevée.